

**THÉOPHILE
GAUTIER**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649200016

Théophile Gautier by Henri Potez

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

HENRI POTEZ

**THÉOPHILE
GAUTIER**

HENRI POTEZ

THÉOPHILE GAUTIER

Mémoire couronné par l'Académie française
(*Prix d'éloquence, 1902*)



Librairie Armand Colin

Paris, 5, rue de Mézières

—
1903

Tous droits réservés.



THÉOPHILE GAUTIER

Tu seras, cher Gautier, classique malgré toi.

(J. ADYRAN.)

On n'a pas rendu justice à Théophile Gautier pendant sa vie. On ne l'a pas apprécié comme il méritait de l'être. Malgré l'applaudissement des artistes et des écrivains, malgré d'illustres amitiés, il n'a pu forcer l'indifférence des gens en place, ni obtenir l'indépendance et les honneurs qui lui étaient dus. Et il est douloureux de songer que le destin et les hommes conspirèrent à l'empêcher de remplir tout son mérite. « Que de meules j'ai tournées ! » s'écrie-t-il dans son désespoir. La gêne le contraignit au feuilleton, et aucune bienveillance active ne sut l'en délivrer.

C'est que Théophile Gautier eut le tort, assurément très grave, de ne se point faire prendre au sérieux. Notre nation craint-elle d'augmenter, par ses jugements, sa réputation européenne de légèreté ? Je ne sais : mais il est sûr qu'elle se laisse toujours singulièrement imposer par ce que La Rochefoucauld appelle « un mystère du corps, inventé pour cacher les défauts de l'esprit ». On ne pardonna jamais à Théophile Gautier son entrée claquante et cavalière dans la littérature. Longtemps après les luttes romantiques, on continua de le voir avec un gilet rouge. Toute sa vie, il porta la peine des « truculentes » affirmations par lesquelles il avait voulu épouvanter les « épiciers » et les « gardes nationaux ». Dans ses œuvres d'imagination, il fit montre, à l'égard de ses sujets, d'un détachement qui n'était pas pour plaire au commun des lecteurs. Son indulgence en matière critique l'empêcha d'acquiescer une autorité qu'il eût mieux gagnée sans doute par un pédantisme dogmatique et borné. Ses aptitudes si variées lui firent tort auprès d'un public qui aime à classer les auteurs et à les confiner dans un genre. Enfin la recherche de la perfection dans la littérature con-

crète a longtemps été suspecte. Où la pensée et l'émotion prenaient la précision et la pureté des œuvres sculpturales, on refusait de trouver émotion et pensée. Dans les journaux où Théophile Gautier écrivit, suivant le mot amusant d'Émile de Girardin, « le style gêna l'abonné ».

Nous ne nous proposons pas de rappeler ici la réelle noblesse de son caractère ; de citer les pages déchirantes où saigne ce cœur tendre et profond, dont il eut toujours la pudeur, sous des regards étrangers, de comprimer les battements ; et d'éclairer ceux qui mettraient en doute la valeur morale de l'homme à cause des paradoxes où s'est plu son esprit. Mais si, dans la mesure de nos forces, nous réussissons à montrer comment s'est formé ce rare écrivain, et d'où vient son originalité propre ; comment il a su, au milieu d'un labeur écrasant, demeurer un artiste intact et vierge, si l'on peut dire, pour l'effort vers la perfection ; et quelle heureuse influence il a exercée, par ses exemples et ses conseils, sur le développement des lettres au dix-neuvième siècle ; nous croirons avoir collaboré, pour notre part modeste, à une œuvre de réparation.

I

En 1830, un groupe de poètes chevelus et barbus fréquentait chez Victor Hugo. Le maître les accueillit, malgré l'épouvante de ses amis anciens, et, par ces nouveaux venus, fut adoré comme le propre dieu de la poésie. Ses jeunes compagnons affectaient les façons les plus extraordinaires. Ils buvaient dans des crânes, s'habillaient comme des carêmes-prenants et demandaient la mort des « perruques » et des « grisâtres ». Pour eux, ils se proclamaient « flamboyants ». Tel était, aux environs des Trois Glorieuses, le bel air des choses. Théophile Gautier se rangea parmi les plus farouches, les plus sataniques. A la bataille d'Hernani, son pourpoint célèbre éclata comme un drapeau de pourpre. *Albertus*, ses premiers romans illustrés de leurs préfaces, défièrent audacieusement la morale bourgeoise.

Mais ce ne furent là que péchés de jeunesse. Il ne fut



jamais complètement dupe de son rôle et il se reprit bien vite. « Chez les méridionaux, dit excellemment Alphonse Daudet, qui les connaissait bien, il n'y a jamais d'emballément qui résiste aux sagesses de la réflexion ». Dès 1833, il crayonnait les caricatures d'Onuphrius, de Daniel Jovard, d'Élias Wildmanstadius ; il donnait à la nouvelle école ses *Précieuses ridicules*. Bientôt après il raillait la manie des voyages littéraires et de la couleur locale. Il ne renia jamais explicitement son romantisme, mais il le dépoilla peu à peu. Il n'en conserva guère que de vieilles amitiés, et une admiration inébranlable à l'endroit de Victor Hugo. Ce fut aussi, parmi d'autres causes, le goût contemporain qui, rapprochant la peinture et la poésie, dirigea ses regards vers le monde extérieur, et lui indiqua la matière qu'il devait mettre en œuvre. Mais sa sensibilité même, en ses modes les plus essentiels, et les idées qui gouvernent son jugement esthétique ont une tout autre origine.

Ouvrons le livre aux pages duquel Théophile Gautier a mis le plus de lui-même, je veux dire *Mademoiselle de Maupin*. Le poète mène une vie recluse, frileuse et sédentaire. Il n'a même pas encore accompagné Gérard de Nerval aux Pays-Bas. Il s'est enfermé dans sa chambre, pour contenter l'impatient éditeur Renduel. Là il suit, pour les prêter à ses héros, la marche capricieuse de ses songes. Et voici que lentement se dessine en lui son paysage idéal, non encore altéré par les séduisants spectacles des terres lointaines : « Jamais ni brouillard, ni vapeur, jamais rien d'incertain et de flottant. Mon ciel n'a pas de nuages, ou, s'il en a, ce sont des nuages solides et taillés au ciseau, faits avec les éclats tombés de la statue de Jupiter. Des montagnes aux arêtes vives et tranchées le dentellent brusquement par les bords. — L'ombre vaincue et n'en pouvant plus de chaleur, se pelotonne et se ramasse au pied des arbres. Tout rayonne, tout reluit, tout respandit. Le moindre détail prend de la fermeté et s'accroît hardiment. » Sommes-nous assez loin de Lamartine, de Chateaubriand et même de Victor Hugo, des grands rêveurs et du grand visionnaire ! Ainsi le Jeune France de 1836, comme avec un implacable burin, gravait ce site aux lignes coupantes.

On ne s'étonnera plus si l'on songe que Théophile Gau-

tier, né à Tarbes, ouvrit les yeux au soleil du sud, et qu'il en conserva toujours l'incurable nostalgie. Paris eut beau prendre tout enfant : un jour qu'il entendit passer des soldats gascons, il tenta de s'évader pour les suivre dans leur pays. Plus tard la « maladie du bleu » l'attira sans cesse vers les régions méditerranéennes, vers la patrie de son cœur et de sa pensée. Qu'on ne lui mette pas sous les yeux la cime indéterminée des forêts ! Il n'aime point l'arbre qui cache la beauté de la terre. Il ne lui fait grâce que lorsqu'il mérite à peine son nom, lorsqu'il érige les feuilles rigides du palmier et du laurier-rose. L'océan le déçoit d'abord : il n'y éprouve pas le sentiment de l'illimité. Si plus tard il revient de son impression première, il appellerait volontiers la mer comme le faisaient les anciens, *marmor*, la plaine unie, luisante et veinée comme un marbre poli ; il ne gravit point un promontoire pour en contempler l'étendue : il s'arrête aux volutes des vagues et à leurs franges d'écume. Sa fantaisie ne se meut point parmi les profondeurs sylvestres et les brumes changeantes des féeries shakespeariennes, mais bien plutôt dans la lumière crue où la *commedia dell' arte* secoue ses grelots argentins. Le « clair de lune allemand », dont il parle quelquefois, retrouve chez lui la limpidité cristalline qu'on lui voit dans certains *lieder* de Henri Heine. Le spectre de la mort, qui le hante si souvent, n'a point quitté pour venir à lui le ténébreux ossuaire d'Young ou ces longues nuées flottantes qu'Ossian déploie au front des montagnes calédoniennes : avec ses ossements qui grincent, avec son crâne puissamment contrasté d'ombre et de lumière, elle se détache en ricanant des eaux-fortes de Goya, des tableaux atroces de Ribeira et de Valdès-Léal. Tous les objets qui entrent en la pensée de Gautier sont encerclés de contours impérieusement nets. Or les Celtes et les Germains ont répandu dans la littérature le sentiment du vague et de l'infini, tandis que les races gréco-latines aiment la beauté limitée, précise, et, pour tout dire en un mot, le *fini* dans l'œuvre d'art. M^{me} de Staël ne s'est pas trompée en affirmant que, si le Nord est romantique, le Midi, à cet égard, est exactement son contraire. Donc Théophile Gautier, méridional qui ne dément en rien ses origines, devait être nécessairement classique.

A mesure qu'il avançait dans la vie, prenant conscience de lui-même, il le devint davantage. Un de ses familiers nous révèle qu'en peinture, il fut un « dessinateur correct et froid », et, dans ses dernières années surtout, « notoirement académique ». L'académisme est une erreur du style classique ; il ne lui payait qu'un léger tribut : il en fut tout à fait exempt dans ses écrits. Il goûte Ingres, le maître du dessin, non moins que Delacroix, le maître de la couleur. Il finit lui aussi par faire sa prière sur l'Acropole, mais sans y mettre les réserves ironiques d'Ernest Renan. Il est tout entier à Pallas Athéna. Il n'évoque pas devant elle les mélodieux cantiques des Cimmériens et les mystères du ciel austral. Nulle voix de l'Occident, si séduisante qu'elle soit, ne le trouble dans son adoration. Ce n'est pas un barbare cultivé qui ploie le genou devant la déesse auguste : dans la cella du Parthénon, il se retrouve chez lui. Lorsqu'il redescend de la sainte colline, il est « guéri de la maladie gothique », à telles enseignes qu'il trouve les sanctuaires byzantins plus convenables à la religion que ceux même de Strasbourg, de Chartres ou d'Amiens. Sur le tard, à la suite de nos désastres nationaux, il demandait à Versailles le reflet de nos gloires évanouies. Le vieux palais des rois Bourbons ne lui paraissait plus alors suranné : tout autour de la demeure historique, il contemple avec délices une nature dirigée par la main de l'homme, et peuplée de statues. Enfin, il n'attendit pas longtemps pour chasser de son œuvre le « moi haïssable », alors qu'il envahissait toute la littérature. « Nous ne sommes pas, disait-il, de ceux dont la joie ou la tristesse importe au monde. » Aussi Théodore de Banville a-t-il pu, sur sa tombe, le proclamer « très peu romantique ».

Non seulement il fut classique, mais même il fut païen. Il le répète souvent dans *Mademoiselle de Maupin*. Nul ne professa le paganisme plus complètement, et avec plus de tranquillité. André Chénier, fils du dix-huitième siècle rationaliste, combat, s'indigne, se révolte contre Pascal abaissant la raison. La foi ne l'asservit plus, mais au moins elle existe pour lui ; elle est un adversaire contre laquelle il lutte. Gautier est le moins philosophe des hommes : il n'arrive pas par la critique à la négation ; il est d'abord superstitieux comme un paysan de la campagne romaine. Il constate, comme une

vérité d'évidence, que le Christ n'est point venu pour lui. Il ne désire pas fonder en raison son incroyance, ni la communiquer à d'autres; seulement « il ne comprend pas cette mortification de la matière qui fait l'essence du christianisme ». Il s'est trompé de siècle en venant au monde, et il en éprouve une immense tristesse. Pareillement, bien qu'il vive au temps de Lamartine, il n'entendra rien aux effusions attendries des « âmes-sœurs ». La femme sera toujours pour lui « une belle esclave », une esclave-reine si l'on veut, mais non point une compagne. D'Albert a écrit quelques élégies : « Ce sentiment de l'amour moderne y manque totalement ». Il confesse bien qu'en art il est « catholique, apostolique et romain ». Mais il déteste la Réforme, et ce n'est pas pour les mêmes motifs que Joseph de Maistre, comme on peut le croire : c'est parce qu'elle tâche à établir un christianisme primitif, dépouillé de pompes et d'images. Et il ne manque jamais de draper la protestante Angleterre pour laquelle il professe une haine plus qu'historique, une aversion instinctive. La religion de Rome n'intéresse que ses sens; il n'en reconnaît ni le dogme ni la morale; il en goûte le décor, les architectures de Brunelleschi et de Michel-Ange, les tableaux de Murillo, de Véronèse et de Rubens : j'imagine qu'on ne peut pousser plus loin le paganisme, et mieux dénoncer, sans le vouloir, tout le danger que présente l'apologétique de Chateaubriand.

Parce qu'il est un exilé des jours lointains où vivaient Phidias et Mnésiclès, son esprit classique est d'une essence particulière et ne s'est pas refroidi sous un ciel inclément. Gautier estime notre dix-septième siècle glacial, abstrait, décoloré. Il saisit directement l'antiquité, toute baignée de soleil, ardente et splendide, et il laisse son ombre pâle et diminuée sommeiller dans les livres des humanistes. Il se rappelle que le Parthénon vibrât de couleurs éclatantes, et que le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre était une statue chrysléphantine. Par là il fut conduit à faire justice des productions académiques, fausses et conventionnelles, qui séduisaient le public moyen, toujours fidèle à ses routines, toujours ennemi de la nouveauté hardie. Il ne cessa de lui crier : « Malgré les apparences, malgré le nom des écoles éphémères, ceux qui transmettent aux âges futurs l'inex-